

La sedza, la fauchaison

Jean-Marie, un des derniers faucheurs

Dès son plus jeune âge, Jean-Marie avait admiré son père travaillant à la ferme. Comme tous les enfants de paysan, surtout lui l'aîné, il avait été très tôt incité à "aider", à participer dans la mesure de ses forces aux diverses tâches de la maison.

Il avait moins de dix ans, et les travaux d'homme tels que battre au fléau, soulever des fourchées de foin ou de gerbes, ne lui étaient pas accessibles ; mais il était en admiration devant les faucheurs, les *seïtres*. Ces gestes souples de balancement infiniment répétés, l'herbe coupée par la lame qui venait s'amonceler à gauche

pas à la pousser jusqu'au bout. On lui avait enlevé l'outil des mains précautionneusement avant qu'il y ait plus de dégâts. Mais on lui avait fait plaisir et en même temps on lui avait fait constater qu'il fallait attendre encore quelques années, qu'il soit plus costaud.

Il dût se contenter de regarder les faux sur les épaules des *seïtres* quand ils allaient au pré, ou suspendues très haut dans la grange, hors de sa portée. Interdiction lui était faite d'y toucher, surtout lorsqu'elles étaient cachées sous un andain au pré, couvertes d'herbe, le *coudier* planté à côté pour les repérer.

Les foins au "Château",
Pierre Victor Eyraud
1959



pour former l'andain, *lou rang*, le fascinaient. Il était impatient de prendre sa place derrière son père pour faucher comme un homme.

Son père, un jour, lui a laissé prendre le manche dans le pré. Il a voulu manœuvrer la faux, la *dalha*, comme il l'avait si souvent vu faire. En prenant la position, courbé en avant, pieds écartés, il a balancé la faux de droite à gauche pour constater que ça ne se passait pas comme il voulait. Soit elle se plantait dans la motte, soit elle couchait l'herbe sans la couper ; quand elle la coupait il n'arrivait

C'est vers quinze ans que son père, en le surveillant de près, l'a laissé utiliser une faux de rechange qu'il avait, un peu usée. Il avait plus de force et de poids sur ses jambes. Il avait aussi mieux enregistré le mouvement en le regardant si souvent avec envie et admiration. La faux traversait le rang, coupait l'herbe presque comme il voulait. Il mesurait petit à petit l'avancement du pied gauche puis du pied droit. Un pas à droite lorsque la faux était arrivée à gauche et un pas à gauche en reculant sa faux vers la droite. La longueur du pas donnait l'avancement de la faux dans l'herbe.

André BOSC